



Lettera di
Camillo Benso di Cavour a Jean Frézet

Genève, 14 janvier

Je vous remercie, mon cher abbé, de vouloir bien corriger et améliorer une seconde fois mon ennuyeux travail sur les pauvres. C'est bien beau de votre part, car vous avez déjà essuyé jusqu'à la lie les dégoûts des publications et des impressions. Mais votre complaisance est sans bornes, et l'on peut tout attendre de vous lorsqu'il s'agit d'obliger un ami. Il ne me reste donc qu'à vous renouveler les remerciemens, que je vous ai déjà plusieurs fois adressés par l'entremise de papa et de Gustave, et à vous offrir mes services pour une édition posthume de vos œuvres complètes, si tant est que je ne vous précède pas dans le voyage de l'autre monde.

Dans votre aimable lettre vous me demandez quels effets mes voyages produiront sur mes idées et mes opinions. Je crois pouvoir vous répondre d'avance. Je me confirmerai toujours plus dans les maximes de la modération, des sages progrès et des utiles réformes. Il n'y a nul danger que je suive les traces du comte Dalpozzo, quoique comme lui je sois disposé à rendre une éclatante justice à tout ce que le gouvernement autrichien a de bon, et que je voudrais voir introduit dans notre pays. Plus j'observe le cours des événemens, et la conduite des hommes, plus je me persuade que le juste-milieu est la seule politique adaptée aux circonstances, capable de sauver la société des deux écueils qui la menacent: l'anarchie ou le despotisme. Quand je dis le juste-milieu ce n'est pas le système spécial de tel ou tel homme que j'entends; mais bien cette politique qui consiste à accorder aux exigences des tems tout ce que la raison justifie, et qui leur refuse ce qui n'est fondé que sur les clameurs des partis ou la violence des passions destructives. On trouve le juste-milieu sous toutes les formes de gouvernement. Genève, quoique république, est éminemment juste-milieu, soit dans ses



théories, soit en pratique; aussi les choses y vont admirablement bien. Au milieu des secousses et des perturbations qui agitent l'Europe entière depuis bientôt cinq ans, Genève, ce pays de liberté et d'égalité, jouit de la paix et de la tranquillité la plus parfaite, que de sages concessions faites à tems et une résistance énergique opposée aux fauteurs de troubles lui ont assurées. Tout mon désir serait de voir notre gouvernement entrer dans des voies de juste-milieu. Ce n'est pas à dire, qu'il adoptât le système français tout entier, le ciel nous en préserve, mais qu'il suivît une marche progressive vers les améliorations politiques et sociales que la marche du tems réclame.

L'Europe entière gravite vers le juste-milieu. L'Angleterre, qui a voulu s'en écarter un moment, y sera bientôt ramenée pour n'en plus sortir; en France il s'affermirait, en Allemagne il grandit dans l'ombre; enfin pour nous c'est notre unique chance de salut.

Voilà un panégyrique bien en règle de ce pauvre juste-milieu, tellement honni, tellement conspué par tous les gens à passions ardentes ou à préjugés obstinés. Il ne vous déplaira pas, je l'espère, car vous êtes devenu sage et raisonnable; et, après avoir dansé autour de l'arbre de la liberté et coqueté avec les jésuites, vous vous êtes fixé entre les partis sur le terrain de la vérité et de la modération.

Je vous inclus une lettre pour mon ami Cappai le cadet, que je vous prie de mettre à la poste après y avoir mis l'adresse que je laisse en blanc, faute de savoir où la lui adresser.

Adieu, très cher abbé, je vous embrasse tendrement.

Votre dévoué ami
Camille de Cavour